Document generated on 04/23/2024 10:53 p.m.

Les écrits

IES ÉCRITS

Neofilm Casablanca

Myriam Ouellette

Number 152, Spring 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87892ac

See table of contents

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)
2371-3445 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Ouellette, M. (2018). Neofilm Casablanca. *Les écrits*, (152), 22–32.

Tous droits réservés © Les écrits de l'Académie des lettres du Québec, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

is weak from lack of
ready to continue to
ideal space we create only to
content we didnt need the
of time and space noone
round, round and round
love and happy for
and the very
home holding
you of our
wisdom hard

MYRIAM OUELLETTE

Neofilm Casablanca

Après la mort de ma grand-mère, ma mère rapatria sous les espèces de deux collections distinctes ses bijoux de famille que je connaissais depuis toujours et qu'enfant, je retrouvais chaque été dans sa penderie, sur l'étagère qu'elle réservait au maquillage et aux colifichets. Je reconnus la première, toujours lovée dans la doublure à bulles d'une enveloppe jaune, écrin de fortune, dont le peu d'éclat était néanmoins le signe d'une somptuosité secrète et dérobée. Son cliquetis de pacotille m'annonça la deuxième, jetée pêle-mêle dans une boîte en fer-blanc dont le couvercle décoré de quartiers d'oranges et de framboises promettaient de tendres pâtes de fruits depuis longtemps disparues.

Me lassait celle d'or véritable, opulente, ostentatoire, sans pierres ni perles, monotone, déclinant ce seul métal jaune en grosses gourmettes torsadées, en graciles bracelets aux motifs de feuilles, en larges chaînes aux fermoirs opiniâtres, en bagues de confection grossière avec pour toute enjolivure la marque du sceau primitif qu'un orfèvre berbère y avait jadis imprimé dans la flaque blonde de l'or liquéfié. La respectueuse ferveur qu'elle suscitait m'était incompréhensible et la promesse maintes fois réitérée de m'en faire l'héritière me laissait indifférente.

C'étaient les bijoux d'apparat, ceux qu'on porte dans les mariages, ceux dont on se barde, non par vanité féminine, mais pour montrer qu'on a de l'or, qu'on n'est pas misérable, qu'on n'est pas indigne de la fête. Seul et unique bien meuble

de ma grand-mère, ils étaient l'assurance d'une valeur indestructible, invulnérable à l'exil comme à la mort. La singularité de la forme qui concourt à la beauté du joyau lui importait peu, leur prix tenait bien plus à leur pouvoir d'engendrement. À travers eux, c'était un fond abstrait et inépuisable de transformations, une sorte de matière alchimique, prodigue en trésors mouvants, multiples et pourtant immuables, qu'elle chérissait. Je la vois l'été porter chez l'orfèvre un morceau à refondre, lequel nous reviendra méconnaissable, réincarné en une forme nouvelle, éclatante, mais elle aussi provisoire. Ce stock modeste d'or, pour elle qui avait vécu toute sa vie sous la contrainte d'un destin subi, accomplissait le rêve d'un jeu libre et infini des possibles, d'une mémoire fluide et malléable.

Avec les bijoux de fantaisie, reliques du passé citadin de ma grand-mère, on me permettait, aux heures les plus chaudes, pour patienter le temps de la sieste, de jouer. Et pour faire l'élégante, j'enfilais tout ce que mon petit corps pouvait tenir de colliers à grosses billes de résine, turquoise ou ambrée, de boucles d'oreilles à pinces et de broches en strass, de bagues de faux rubis et d'émeraudes trop vertes. Ma grand-mère, me voyant ainsi accoutrée, la nuque ployant sous le poids de ces encombrants ornements, me servait toujours la même réplique, dans ce français approximatif aux accents traînants, à savoir que je ressemblais à un sapin de Noël, analogie pour le moins incongrue venant d'une femme qui, n'ayant jamais quitté la Méditerranée, n'avait probablement jamais vu un seul conifère de sa vie.

C'est à cette petite boîte en fer-blanc, de celles dont Michon dit qu'elles sont « mémoire aux petites gens », que ma grand-mère confia également les quelques photographies familiales prises à Casablanca. À en juger par l'album épars et clairsemé qu'elles forment, ma grand-mère s'était sans

doute contentée des échantillons « gracieusement offerts par la maison » et n'avait pas donné suite à l'invitation tamponnée sur l'envers des clichés : *NEOFILM. Commandez-nous d'autres copies des photos qui vous plaisent. Nous conservons les clichés*. Une seule photo porte la marque d'une timide volonté d'archivage, soigneusement inscrite à côté de l'étampe du studio, cette dédicace, candidement tautologique : *Souvenir de ma jeunesse*. Elle ne semblait pas davantage avoir investi ces photos d'une quelconque valeur reliquaire ou sentimentale. Quand j'interrogeai ma mère au sujet des énigmatiques additions effectuées au crayon pâle dans les marges et au verso des petits rectangles cartonnés, elle m'apprit en effet l'usage à la fois pragmatique et ludique qui leur était réservé : à défaut de trouver sous la main les pages vierges d'un calepin, ma grand-mère s'était servi des photos pour noter le pointage des parties de cartes familiales hebdomadaires.

*

Tandis que Hannah, sa mère, garde la maison, ma grand-mère, juchée sur des talons hauts, parcourt à pied, matin et soir, la distance qui sépare le petit appartement du cinéma Verdun, où elle travaille comme ouvreuse. À la sortie de la ville indigène, Place de France, sur le pavé des Galeries Lafayette ou parmi la foule du boulevard de la Gare, elle est interceptée dans sa course par les photographes de Neofilm. Chaque jour, le minuscule studio niché au fond du passage Glaoui dépêche dans la ville européenne des bataillons d'opérateurs en quête d'une cible. Toujours postés au même endroit, ils sollicitent les passants en activant bruyamment le déclencheur et le flash à vide. La plupart se prêtent à l'œil de la caméra avec enjouement : de jeunes dandys en complets flambant neufs

improvisent théâtralement une pose de groupe ; des jeunes filles en jupes bouffantes délaissent momentanément les vitrines et en riant, bras dessus bras dessous, font triomphalement reculer, de leur démarche allongée, l'opérateur ; des mères de famille s'arrêtent dans leurs emplettes pour présenter fièrement leurs bambins en bottines et culottes courtes. C'est d'un pas fébrile qu'ils se dirigeront tous le lendemain vers l'alcôve alvéolée de Neofilm pour s'acquitter de la rançon et délivrer le portrait captif, impatients de voir la tête que le photographe leur a faite.

Sur les quelques clichés conservés par ma grand-mère, je ne retrouve pas l'insouciante gaieté qui fait le charme de ces portraits de rue[1]. Elle ne fait aucun effort pour faire bonne figure ; seuls son affairement, son impatience, son dépit de jeune mère divorcée y transparaissent. Sur cette photographie-ci, elle arpente le grand boulevard en tirant légèrement sur le poignet rétif de ma mère, fillette de neuf ou dix ans, vêtue d'une robe courte en broderie anglaise. Drapée dans une jupe cintrée et un col roulé noirs, elle presse le pas et adresse au photographe qui l'oblige à ralentir sa course un regard sévère. Ma mère, bien qu'elle fixe elle aussi l'objectif, a le visage tourné vers sa mère, le regard interrogateur, et les lèvres entrouvertes, comme si, momentanément distraite par l'intrus, elle reprenait de plus belle l'enfantine supplication inspirée par la présence de quelque vendeur ambulant de friandises. Derrière elles, deux femmes en uniforme, tournées l'une vers l'autre, discutent en marchant. Je les imagine travailler au rayon cosmétique des Galeries

1. On pourrait assurément dire de ces portraits de rue des années 40 et 50 ce que Benjamin dit des physiologies parisiennes : qu'ils sont « anodins et d'une parfaite bonhomie ». Ils ne diffèrent pas en esprit de cette fantasmagorie urbaine qui, visant à présenter aux citadins anonymes une image sympathique les uns des autres, « borne le regard » et « écarte les considérations inquiétantes ».

Lafayette. Elles ont le teint clair, les cheveux châtains, un cardigan jeté sur les épaules, des lunettes de soleil en œil de chat. En arrière-plan, de grands auvents sur lesquels on peut lire « Liberty » font de l'ombre à une halle commerciale. Au bas de l'image, les petites chaussures vernies de ma mère et les escarpins parementés de ma grand-mère, dont le mouvement a été saisi au vol, retombent sur le trottoir quadrillé du boulevard. Sur cette autre photo, jupe plissée, chemisier blanc et cardigan. Un grand sac à main pochette glissé sous le bras. Il est midi : la lumière semble insoutenable. La photo est prise de loin et de biais cette fois. Ma grand-mère s'apprête à traverser la rue et ne semble pas avoir conscience d'être la cible d'une prise de vue. La réserve de ce point de vue, comme si le photographe avait agi à la dérobée, est étrangère aux méthodes habituellement effrontées de l'opérateur de Neofilm. La photo en garde un je-ne-sais-quoi d'artistique qui la distingue du souvenir bon marché, sans prétention, qu'offraient d'ordinaire ces portraitistes ambulants, dont l'art rudimentaire était déjà menacé par le photomaton. Encore une autre. C'est sans doute l'hiver. Ma grand-mère porte un manteau de laine dont le grand col et les larges épaulettes font disparaître un peu la ligne du cou. Dans la main gauche, elle tient, suspendue, une bourse en tissu. La droite, paume ouverte, est mystérieusement levée à la hauteur de la taille. Est-elle en train, d'un signe de la main, de dissuader le photographe ou replace-t-elle simplement d'un mouvement du bras la bandoulière du sac à main sur l'épaule ?

Ces photos sont l'occasion sans cesse renouvelée pour ma mère de faire le commentaire élogieux des toilettes de ma grand-mère, d'évoquer avec nostalgie une certaine jupe portefeuille, un chemisier en soie, des escarpins en daim dont on serait bien en peine désormais de trouver les pareils. J'ai grandi dans le culte des matières nobles et des coupes

classiques. On m'apprit à conjurer de toutes mes forces le tape-à-l'œil, les paillettes, le lettrage (toujours vulgaire), les appliqués scintillants, les frou-frous et les manches bouffantes. La grimace maternelle toujours m'indiquerait la limite du bon goût. Avant d'être une parure, la mode fut d'abord pour moi une langue, obscure et poétique : *chantoung, brocart, percale, organza, crêpe de Chine*. Si j'identifie mal alors les référents matériels de ce vocabulaire, je pressens toutefois qu'il ne s'épuise pas à nommer les « brimborions de la parure[2] ». Il faisait signe, au-delà du vêtement réel, trivial, vers une sorte d'ineffable et spirituelle distinction. Plutôt que de céder aux facilités du prêt-à-porter, dont l'industrie florissante des années 70 et 80 proposait à la femme élégante des subterfuges tout à fait convaincants, ma mère longtemps s'obstina à d'étranges pratiques anachroniques : elle faisait faire ses pantalons chez un tailleur italien nommé Dante et, pour s'approvisionner en lainages fins importés d'Angleterre, me traînait tous les dimanches dans les magasins de tissus encombrés et poussiéreux de la rue Saint-Hubert. Puis, au gré de ses toquades, nous faisions tantôt la tournée des grossistes de mohair ou de soie à tricoter, tantôt celle des entrepôts de toiles de Jouy, tantôt encore avions rendez-vous dans un bureau anonyme avec un importateur de gemmes brésiliennes qui nous présentait dans le creux de sa main et sous une lampe crue un assortiment de pierres brutes à prix modique. J'enviais les filles dont les mères, sans imagination, ne concevaient pas qu'on puisse dédaigner les circuits traditionnels de la consommation et fréquentaient en toute simplicité les grands magasins. La mienne, oublieuse de ma torpeur, m'infligeait d'interminables après-midis dans des fabriques

2. Marcel Proust, *La prisonnière*, Gallimard, Paris, 1923.

grisâtres qui étaient pour elle virevolte, féerie, paradis multicolore.

Une bonne partie de mon adolescence se dépensa à résister à ce componctueux respect que ma mère vouait au chic. J'aurais considéré comme une injure qu'on me trouve bien mise. Rien, dans ces années, ne me semblait plus romantique que des vêtements troués, rapiécés ou artisanalement déteints. Le chemisier porté dans le pantalon me semblait ridicule, l'ourlet, étriqué. J'aimais à marcher sur mes pantalons effilochés et à dissimuler mes mains dans des manches trop longues. Tandis que ma mère me vantait les confections sur-mesure de son enfance et le renouvellement intégral de la garde-robe chaque printemps pour Pessah, je convoitais à dessein le seconde-main et détournais les vêtements de leur fonction première. Un peu plus tard, mon refus du bon goût emprunterait d'autres chemins : ayant toujours envié l'insouciance de celles qui arboraient sans complexe, comme pour une parade amoureuse, l'ornement tapageur, je cèderais momentanément à ces frivoles privilèges de la féminité que sont la dentelle et les volants. Le plaisir que j'éprouvais à me vautrer ainsi dans le kitsch se trouverait singulièrement augmenté par la conscience de commettre là une transgression de premier ordre. Cette révolte adolescente contre l'obsession maternelle de l'élégance préjugeait, un peu simplement peut-être, de ses origines petites-bourgeoises.

Mais à force d'interroger les photos casablancaises, celles de ma grand-mère, celles que les Juifs expatriés mettent en commun sur certains forums nostalgiques, je fus étonnée d'y découvrir, comme dans ces images équivoques dont on n'aperçoit le premier motif ou personnage qu'à la condition de se rendre aveugle au deuxième, l'histoire qu'elles taisaient. Ces passants juifs qui se font si complaisamment photographier dans leurs costumes occidentaux sont pour la plupart des

néocivilisés, dont les grands-parents ruraux n'ont que très récemment quitté les montagnes de l'Atlas pour s'installer dans la ville portuaire. Ma grand-mère est la première petite employée citadine de sa famille : sa mère, sa grand-mère et toutes ses aïeules ont vécu assujetties à l'existence tribale et cyclique des Berbères. À la frontière de la vieille ville et de la nouvelle, l'opérateur de Neofilm, ethnologue sans le savoir, a enregistré avec assiduité une mutation silencieuse qui s'efface toute entière dans le naturel des poseurs. Que montrent-ils si fièrement à la caméra, sinon leur affranchissement du judaïsme traditionnel, leur entrée triomphale dans la modernité ? La mode leur sert d'émancipation. D'ailleurs, ils excellent à imiter les signes extérieurs de l'appartenance à l'élite coloniale. Mais bientôt on leur reprochera ce don d'ubiquité, on se méfiera de leur formidable capacité mimétique. Dans le langage suranné de l'époque, un observateur a noté la prodigieuse transformation des Juifs ruraux : « Nous les voyons, avec une étonnante rapidité, se dépouiller de leur abjection ancienne »[3]. Et si la mode est conformiste par définition, elle est aussi discriminante : en adoptant les codes vestimentaires européens, ces néocitadins se soustraient à la culture arabe et réaffirment par un curieux détour leur singularité juive en face des musulmans, restés fidèles aux pratiques traditionnelles. Plus symboliquement, ils bravent, avec cette nouvelle liberté vestimentaire, les lois somptuaires de la *dihmma,* qui longtemps contraignirent les Juifs du Maghreb à se signaler par leurs habits.

Mais chez ma grand-mère, et bien d'autres de sa génération, cette occidentalisation ne fut qu'un leurre. Les nouveaux habits n'avaient pas chassé mais déguisé l'« abjection ancienne ».

---

3. Robert Montagne, « Perspectives marocaines », *Politique étrangère*, Paris, 1951.

Sous ses allures de femme du monde, ma grand-mère resta toute sa vie une indigène sous-éduquée, superstitieuse, profondément ancrée dans les croyances tribales de son Atlas natal. Mais toute sa vie, la toilette soignée, véritable éthique personnelle, lui tint lieu d'éducation et de distinction.

Chez ma mère, née à la fin de la Deuxième Guerre dans la grande ville, élevée et scolarisée en français, le vernis occidental s'épaissirait quelque peu. Avec l'accent français, qu'on voulut substituer dans les écoles de l'Alliance israélite, et pas toujours avec le même succès, au parler traînant des Juifs marocains, on tenta de soustraire les jeunes Juifs de l'époque à l'inculture autochtone, qu'elle soit juive ou arabe. Le résultat fut une sorte d'aberration historique : un accent géographiquement et culturellement déraciné, témoin opaque, crypté, gigogne de l'histoire des Juifs du Maroc. Ma mère attrapa l'accent avec succès et, contre vents et marées, à travers deux émigrations, le conserva. Elle me le transmit dans l'enfance avec rigueur, châtiant mes timides tentatives d'imiter celui, infiniment plus utile à mon intégration sociale, de mes camarades de classe québécois. Il serait faux de penser que ma mère poursuivait à travers cet accent d'emprunt une quelconque ambition élitiste. Avec le temps, je compris que de la fidélité à cet accent, dépendait, pour elle, l'affirmation d'une judéité déjudaïsée qui ne passerait désormais plus par l'obédience à un rite religieux, mais par l'obstination du trait distinctif, quel qu'il soit. Sans avoir explicitement compris sa valeur métonymique, j'avais sans doute toujours pressenti que cet accent dont je devais assurer la relève, bien plus que l'hébreu qu'il devint alors superflu d'apprendre, faisait office chez nous de langue juive. En tant que fille, je n'avais eu droit à aucun des rites de passage dont jouissent les jeunes mâles juifs et qui sanctionnent l'appartenance au clan. Mon frère, marqué à la naissance

dans sa chair, fut d'ailleurs très tôt affranchi de ce stigmate oral. Ce commandement maternel du parler « châtié » me fut donc à moi une sorte de circoncision verbale, invisible mais impossible pourtant à dissimuler. Expliquer cet accent équivoque aux curieux, aussi, devait toujours m'apparaître comme une pénible mise à nu, presque un geste obscène.